UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ESSAI

SUR

JÉROME SAVONAROLE

PRÉDICATEUR DE PÉNITENCE ET RÉFORMATEUR MORAL.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le août 1865, à heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

HÉLIODORE JULIEN.

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1865.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE.

A MA BONNE MÈRE.

A MES PARENTS.

A MON EXCELLENT AMI ABRY.

H. JULIEN.

AU VÉNÉRABLE PASTEUR D'ESTIENNE (GANGES).

A LA FAMILLE OLIVIER (GANGES).

A LA FAMILLE SALTET VERDIER (PIGNAN).

A MONSIEUR ERNEST DIZIER (PIGNAN).

H. JULIEN.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. SCHMIDT, Président de la soutenance.

MM. SCHMIDT,
COLANI,
RICHARD,
} Examinateurs.

La Faculte n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ESSAI

SUR

JÉROME SAVONAROLE

PRÉDICATEUR DE PÉNITENCE ET RÉFORMATEUR MORAL.

Introduction.

Dans le domaine de l'histoire de l'Église chrétienne, il serait peut-être difficile de trouver une période plus intéressante que celle comprise dans les deux siècles qui ont précédé la grande Réformation; mais si cette période est féconde en événements de toute nature, il en est peu aussi qui présentent plus de difficultés, et qui nécessitent le plus de soin pour être consciencieusement étudiées; en effet, le vaste mouvement qui s'opère durant cette époque est excessivement multiple et offre des phases sans nombre. Chacune de ces phases est, si nous pouvons ainsi parler, un légitime effort de l'intelligence humaine qui aspire à une conception plus pure, plus nette, plus vraie de la religion du Christ, cette sainte religion qui depuis dix-neuf siècles fait la vie d'une bonne partie de l'humanité. Pour être exact, nous devons immédiatement ajouter que parmi cette vaillante phalange d'hommes éminents et héroïques, qui se sont distingués dans cette sphère d'actions, de ces hommes qu'on a pour la plupart, à juste titre, décorés du beau nom de précurseurs de la Réforme, bon nombre sont malheureusement encore imparfaitement

connus, quelques uns sont loués par les uns, amèrement critiqués par les autres, leurs ouvrages n'ayant pas reçu encore une publicité assez vaste et assez complète. C'est pourtant une de ces personnalités que nous avons choisie pour sujet de notre travail académique et inaugural.

Né dans la patrie par excellence du catholicisme, plus à même que tout autre réformateur éloigné, de voir de ses propres yeux ce qui se passait dans le capitale du monde chrétien, Savonarole a fixé notre attention. Il nous a paru intéressant de suivre cet homme énergique et amoureux de la vérité, dans sa carrière semée d'orages et de dangers de toutes sortes, dans ses luttes à outrance contre une Église dégénérée et oublieuse de son mandat, dans son opposition contre un pape débauché et indigne représentant de Dieu sur la terre. Il n'est pas moins curieux de voir un pauvre moine de l'ordre de saint Dominique, de cet ordre à qui le catholicisme a dû l'inquisition, cherchant à détruire une Église toute de formalisme et de vaines pratiques, une Église qui n'offrait plus d'aliments à la vie chrétienne, pour élever sur ses ruines une Église vivante, une Église animée d'un nouvel esprit, de l'esprit du Maître.

Seulement nous avouerons en toute franchise, qu'en retraçant l'œuvre de cet homme éminent, nous nous sommes trouvé en présence de grandes difficultés. D'abord celle de nous procurer les œuvres elles-mêmes du réformateur, n'ayant pu consulter que des fragments; en second lieu, notre connaissance imparfaite de sa langue nationale; ensuite le peu de biographies qui, malgré leur nombre, étaient à notre disposition:

tout cela réuni, nous a obligé de donner un travail beaucoup moins complet, beaucoup moins suffisant que nous ne l'aurions désiré. Aussi avant de commencer, nous sentons-nous pressé d'appeler sur cette faible ébauche toute l'indulgence de nos lecteurs, assez heureux si un travail aussi court, rempli de tant de lacunes et de tant d'imperfections, a pu nous faire approfondir une période aussi intéressante et aussi instructive de l'histoire ecclésiastique. Sans nul doute nous n'apprendrons rien à nos juges, mais nous avons l'espérance que ce travail ne sera point inutile, parce qu'il nous sera prouvé une fois de plus par le réformateur de Florence que le christianisme ne doit pas, et ne peut pas, se contenter d'un formalisme sec et stérile, mais que s'il veut parcourir la carrière tracée par celui qui l'a apporté aux hommes, il doit vivre animé de l'Esprit de Christ et de son Évangile. Un avantage sans contredit énorme que nous procurera cette étude, c'est de nous faire bien mieux comprendre le vaste mouvement qui s'opéra plus tard au sein de la chrétienté, et de faire ressortir à nos yeux avec plus de clarté, la hardiesse et la grandeur de ceux qui plus tard ont cherché à épurer cette Église, mais dont la voix sévère n'a pourtant pu tirer de leur sommeil les papes endormis, et qui ont fait la glorieuse Réformation du seizième siècle.

I.

Jérôme Savonarole naquit à Ferrare le 21 septembre 1452. Il eut pour premier précepteur son aïeul, et ce n'est qu'après la mort de ce dernier qu'il fréquenta les écoles de sa ville natale, apprenant sous la direction de son père la philosophie et la logique. L'Université de Ferrare comptait des professeurs très-distingués, c'est avec eux qu'il étudia Platon, Aristote, Thomas d'Aquin. Il s'adonna aussi à la poésie durant ses moments de loisir, pendant lesquels il aimait à fuir toute société pour réfléchir plus à son aise. Jusqu'à vingt ans rien ne semble le pousser vers le cloître, peut-être est-ce la vue de la corruption de l'Église et de la société, il crut voir là un appel de Dieu, et rentra au couvent. Il choisit l'ordre des Dominicains, probablement parce que Thomas d'Aquin l'avait choisi aussi, il partit sans avertir sa famille, et se rendit au couvent de Saint-Dominique à Bologne; de là il écrivit à son père pour justifier sa manière d'agir, et tranquilliser ses parents. Peu de temps après son entrée au cloître, il fut chargé de la prédication et de l'exposition de la métaphysique et de la philosophie naturelle, il considère la philosophie comme un aide excellent de la théologie, à condition qu'on en fera un usage convenable. Il ne négligea pas la théologie, et recourant aux pères de l'Église il fut amené à se procurer les saintes Écritures.

C'est dans la chapelle de Saint-Dominique qu'il fit ses premiers essais de prédication, il était encore à Ferrare en 1482, lorsqu'un ordre de son couvent l'en-

voya à Saint-Marc de Florence, là il eut la charge de lecteur, puis il dut prêcher le carême de 1483 dans l'église de Saint-Laurent, mais il prêcha sans succès aucun; deux ans après il remonte en chaire, mais les mêmes échecs l'y attendent: il renonce alors à la chaire et reprend ses fonctions de lecteur à Saint-Marc. En 1486 il passe en Lombardie, monte en chaire à Brescia, là il explique l'Apocalypse, tonnant contre la corruption du monde et de l'Église, annonçant l'approche des châtiments divins, invitant les peuples à la repentance, de là date sa réputation de prédicateur. Jean Pic de la Mirandole et Laurent de Médicis, frappés de son talent, au chapitre général des Dominicains, demandèrent à ce qu'il fût envoyé à Florence. Alors il se rend à Saint-Marc en 1490, là il débuta comme lecteur dans les jardins du couvent, de nombreux et attentifs auditeurs l'entouraient; l'affluence devenant trop grande, il obtint de continuer ses conférences dans l'église de Saint-Marc.

Alors il commença l'explication de l'Apocalypse, attirant aux pieds de la chaire de nombreux auditeurs, prenant pour pivot de sa prédication trois grands traits principaux, qui reviennent souvent dans tous ses sermons: la réformation nécessaire de l'Église, les châtiments qui devaient précéder cette rénovation, et l'époque prochaine de ce bouleversement. Bientôt sa prédication, ses prophéties divisèrent l'opinion à son égard, même des factions hostiles se formèrent contre lui. Mais c'est surtout entre Laurent de Médicis et notre prédicateur que la haine fut plus intense. Élu prieur de Saint-Marc en 1491, il ne voulut point aller faire de visite cérémonielle au chef de l'État. Laurent fut on

ne peut plus vexé de ce manque d'égards, qui était une déclaration d'hostilité : mais craignant l'influence de Savonarole, il chercha à se l'attacher; la corruption ne réussit pas plus que la persuasion et les promesses. Pour lui susciter un rival et détourner de lui l'attention, Laurent poussa Fra Mariano, de Ghinazzano, à contrebalancer, dans la chaire chrétienne, frère Jérôme, mais cette tentative échoua, augmentant encore la réputation de celui qu'on avait voulu perdre.

Laurent de Médicis, se mourait, il se retira dans sa villa de Careggi, là effrayé de l'approche de la mort, comme Louis XI, il chercha la paix de l'âme dans les plus futiles dévotions. La maladie le minait sans cesse, la confession et les actes recommandés par l'Église ne lui avaient pas procuré le calme; c'est alors qu'il manda Savonarole auprès de lui, il pria alors son ancien ennemi de lui donner l'absolution, mais le prieur de Saint-Marc imposa de si dures conditions que Laurent refusa, et mourut le 8 avril 1492. Pierre son fils lui succéda.

Peu après cette mort, Roderick Borgia acheta la couronne papale; les infamies de cet indigne successeur de saint Pierre ne firent que mieux comprendre à Savonarole la nécessité d'une réforme radicale. C'est alors qu'il donna sa fameuse explication du déluge et de l'arche de Noë. Les menaces firent interdire ses prédications; il alla alors prêcher le carême à Bologne. De retour à Florence, il continua avec ardeur ses projets de réforme. Pensant que le clergé devait être le premier à épurer ses mœurs, il commença par son couvent; plus tard nous verrons comment il comprit cette réforme et comment il réussit. Mais il ne s'en tient pas

là, il prêche avec une véhémence croissante contre les dépravations de l'Église, et attaque ouvertement le pape. Celui-ci avait voulu gagner à sa cause un homme qui pouvait tant lui nuire, mais toutes les offres d'Alexandre VI furent refusées, et le moine de Florence n'en continua pas moins ses prédications et ses prophéties sur une réformation prochaine et sur les châtiments qui devaient la précéder; c'est sur ces entrefaites que Charles VIII arriva en Italie.

Nous voici au moment le plus agité de la vie de Savonarole, c'est-à-dire au moment où, par suite de circonstances indépendantes de sa volonté, il se trouva mêlé aux luttes politiques de sa patrie, luttes qui hâtèrent sa ruine. Jusqu'alors Florence avait été l'alliée de la France; mais Pierre de Médicis s'appuya sur le roi de Naples, faisant à l'approche du roi de France la plus impardonnable des fautes : aussi le peuple exaspéré grondait-il contre la famille qui l'opprimait depuis si longtemps. Pierre, pour conjurer l'orage, traite avec Charles VIII, à des conditions tellement onéreuses que le peuple se révolta à la vue de la lâcheté du Médicis. Une révolte l'expulsa de Florence, avec sa famille entière. Alors, pour conjurer la colère du jeune conquérant français, Florence lui envoya une ambassade, à la tête de laquelle elle mit Savonarole, qui implora la clémence de Charles, celui-ci entra dans la ville, mais la traita avec douceur et modération, et, grâce au prieur de Saint-Marc, la préserva du pillage.

Les tyrans étaient chassés; mais il fallait une organisation capable de soutenir l'État : c'est alors que le moine devint homme politique; il propose des mesures propres à remédier aux maux : 1° Subvenir aux be-

soins des pauvres; 2° rouvrir les boutiques aux ouvriers; 3° alléger les impôts; 4° faire à tous bonne justice; 5° prier Dieu avec ferveur. Dès lors la faveur du peuple lui fut acquise. Son plan de réforme se divise en deux points : reformer le clergé et par là les mœurs de tous, et établir la république; voici comment il résume lui-même son projet de gouvernement: « Craindre Dieu, préférer le bien commun aux intérêts particuliers, accorder une amnistie générale, établir un conseil général comme à Venise. » Ce fut d'après ces principes posés par Savonarole que fut constitué le gouvernement.

Il nous est impossible de donner ici de plus amples détails sur cette organisation, qui fit accuser Savonarole de démagogie; en théorie, il eût mieux aimé le gouvernement d'un seul; aussi eut-il l'étrange idée de proclamer Jésus-Christ roi de Florence, imposant au peuple tous les devoirs de la religion, de la morale et du bien public. C'est ainsi qu'il fit à Florence une espèce de gouvernement théocratiqne. Jésus-Christ dicte leur vote aux membres du conseil; il fait, en outre, connaître ses volontés au peuple et aux magistrats par son ministre, avec lequel il entre en communication directe. Telle est la large part qu'il se réserve dans le gouvernement; il veut être, en un mot, le conseiller des Florentins.

Tout en réformant les institutions de son pays, il songeait aussi aux mœurs dépravées de son siècle; ce serait ici le moment d'étudier sa réforme morale, si nous n'avions pas à en parler plus loin. Le plus grand désir de Savonarole était que la concorde se rétablît entre les partis qui divisaient Florence; mais sa tenta-

tive de réforme politique ne fit que raviver les haines. Quatre partis s'élevèrent acharnés les uns et les autres ; un cinquième, assez indifférent à tout, faisait suivant les circonstances pencher la balance de tel ou tel côté. Toutes ces haines, ces animosités se mêlèrent au fanatisme religieux ; aussi Savonarole se vit-il harcelé de toute part, obligé de soutenir ouvertement ses opinions. Ses ennemis obtinrent contre lui l'interdiction de monter en chaire; mais son sermon d'adieu fit tant d'impression qu'on fut forcé de laisser encore au peuple son prédicateur aimé.

Ses adversaires ne se tiennent pas pour battus, ils l'accusent auprès du pape, qui le mande auprès de lui pour se justifier. Mais Savonarole sut trouver des motifs pour refuser de se rendre à cette invitation, et continua de fulminer contre les prélats, le pape et sa cour. Le souverain-pontife, irrité, ordonne au frère Jérôme de se rendre auprès de lui ; celui-ci interrompit momentanément ses prédications, mais les reprit en octobre ; le pape, exaspéré, lui interdit formellement la chaire. Le dominicain alors se retire à Saint-Marc, où ses partisans vont l'écouter en foule, tout en se faisant remplacer par un de ses moines, Buonvicini, qui continua les doctrines du maître.

Une fois confiné dans son couvent, sa présence parut indispensable pour gouverner le peuple ; on obtint d'Alexandre VI la permission de le faire remonter en chaire. Il reprit la parole le 17 février 1496, et prêcha le carême sur Amos, voyant toujours grandir sa réputation. Charles VIII revenait de Naples ; on craignit qu'il ne voulût replacer les Médicis à Florence ; on envoya le dominicain auprès du jeune roi, qui promit

de ne pas même passer par la ville, et de restituer bon nombre des possessions florentines, entre autres Pise. Cette dernière ville néanmoins ne fut pas restituée, grâce à la trahison du capitaine d'Entragues, qui la rendit à ses habitants. Cette dernière circonstance, dont il était innocent, indisposa un grand nombre de citoyens contre le prédicateur, qui souvent avait promis au peuple la restitution de Pise. Mais pourtant ses prédications ne laissèrent pas que d'attirer la foule, et les magistrats eux-mêmes venaient puiser leurs inspirations à Saint-Marc. Ses ennemis exaspérés, alors pour s'en défaire, essayèrent du poison et des plus lâches moyens.

Mais rien n'arrêtait Savonarole. Pendant le carême de 1496 il montra encore plus d'audace : le pape, poussé par ses ennemis, voulut réunir le couvent de Saint-Marc à une province nouvelle, ce qui aurait fait déchoir Savonarole de sa position de vicaire général, pour le faire relever du provincial de Rome. Prévoyant le piége, le prieur de Saint-Marc résiste énergiquement. Dès lors il voulut hâter la réforme des mœurs, voyant à tort la cause du mal dans tout ce qui était luxe ou œuvre d'art ; aussi fit-il faire un vaste auto-da-fé des tableaux des grands maîtres des œuvres des classiques anciens ; les flammes ne respectèrent pas même les œuvres de Platon. Aussi des plaintes surgirent de toutes parts, mais un an plus tard pareil spectacle se renouvelait.

Un parti favorable au gouvernement déchu obtint la majorité dans le conseil, et une réaction commence en faveur des Médicis. Pierre lui-même tenta de reprendre Florence, heureusement la tentative du

tyran échoua ; mais en même temps l'ancien rival Fra Mariano cherchait dans ses prédications à exciter le pape contre lui. A Florence même, les jeunes gens que Savonarole avait poursuivis de ses rigueurs, ne lui épargnèrent ni vexations ni dangers ; la chaire elle-même ne lui offrait plus aucune sûreté ; enfin, le 12 mai 1492, Alexandre VI l'excommunia pour avoir refusé de venir à Rome, à cause de ses hérésies et à cause de ses refus de réunir Saint-Marc à la province toscane-romaine. Savonarole et ses amis cherchèrent à réfuter cette excommunication.

Dès lors ses ennemis s'enhardirent, les Franciscains les Augustins firent tant que les moines de Saint-Marc ne purent assister à la procession de Saint-Jean ; pour comble de malheur, une peste affreuse vint sévir à Florence ; une conspiration, où plusieurs notables citoyens furent compromis, s'opère en faveur des Médicis ; une commission, nommée exprès pour juger les coupables, après de grandes tergiversations et de nombreux embarras, les condamna à mort. Le parti populaire fit si bien, qu'avant qu'ils pussent en appeler au conseil, qui pouvait les absoudre, ils furent exécutés sans que cette formalité fût remplie à leur égard. Aussi une partie de la réprobation qui devait suivre l'illégalité de cet acte, rejaillit-elle sur Savonarole, quoiqu'il fût resté neutre dans cette affaire. Le pape, apprenant cette exécution, entra en fureur ; ses sympathies étant acquises aux Médicis, les ennemis de Savonarole profitent de cette humeur du pontife pour lui rappeler que, malgré l'excommunication, le dominicain continuait ses prédications à Saint-Marc.

Alexandre VI, furieux, lui mande (16 octobre 1497)

un nouveau bref, lui interdisant toute prédication, confiant au vicaire général de Lombardie le soin de châtier le principal coupable, et annulant la séparation de Saint-Marc d'avec la congrégation lombarde. Le même jour, un nouveau bref pontifical était adressé à Savonarole: les termes étaient moins durs, les promesses étaient brillantes, mais le frère Jérôme devait se rendre à Rome sans escorte aucune. Savonarole, voyant l'embûche, se garda bien d'obéir, et en appela au pape mieux informé. Il continua ses conférences à Saint-Marc, et le jour de Noël il donna la communion aux religieux et à ses nombreux auditeurs, puis une procession solennelle passa par les cloîtres et fit le tour de la place.

Alors s'opéra pendant quelque temps un autre mouvement dans les affaires: le gouvernement lui devint favorable, il put donc remonter en chaire le 11 février 1498. Le vicaire général de Florence, Léonard de Médicis, devait être exilé, si dans deux heures il ne donnait sa démission. Jamais le prieur de Saint-Marc ne montra plus d'audace que ce jour-là; en attaquant le pape et son infaillibilité et en s'expliquant sur l'excommunication, le dominicain se trouvait de nouveau à la tête des affaires publiques, un auto-da-fé se renouvela, suivi de chants et de danses, le tout très-religieusement exécuté.

Le pape fut plus exaspéré que jamais; il envoya un nouveau bref, où il réclamait sous peine d'interdit la personne de frère Jérôme, qu'on devait lui envoyer à Rome sous bonne escorte. La seigneurie dévouée au prieur de Saint-Marc méprisa ces menaces, tandis que lui-même du haut de la chaire se chargeait de répondre

au bref du pape. Mais le lendemain il fut contraint de prêcher à Saint-Marc; le pape surprit alors des lettres de Savonarole envoyées aux princes de l'Europe pour les convier à un concile général et déposer l'infâme Borgia. Dès cet instant on peut le regarder comme perdu : la seigneurie obéit au pape, et Savonarole quitta la chaire où il ne devait plus remonter, mais continua ses conférences au couvent.

L'année précédente, un prédicateur qui attaquait la doctrine et les actes du dominicain avec beaucoup de vivacité était allé jusqu'à provoquer le père Buonvicini à l'épreuve du feu; mais la veille du jour fixé, le provocateur fut obligé d'y renoncer sur un ordre qu'il avait reçu. Les Franciscains revinrent à la charge, et cela à l'égard de Savonarole; il fit tout ce qu'il put pour refuser l'épreuve; à la fin il fallut accepter; lui ne devait pas y prendre part en personne, le père Buonvicini devait la tenter. Mais les choses traînèrent en longueur, les deux partis voulant s'en tirer avec les honneurs de la guerre; le 9 avril on se chicane pour savoir si Buonvicini prendrait les sacrements avant d'entrer dans les flammes; durant ce temps un orage éclata, qui fit avorter le spectacle que le peuple s'était promis. La populace mobile grondait sourdement contre son prophète qui ne put regagner son couvent que protégé par une escorte.

On donna douze heures à Savonarole pour s'exiler; les religieux de sa communauté ne devaient plus remonter en chaire. Le prieur faisait ses préparatifs; pendant que ses ennemis faisaient l'assaut de Saint-Marc, le couvent muni d'armes se défendit vaillamment; on combattit jusque dans l'église. Si Savonarole

avait des ennemis à l'extérieur, ses despotiques rigueurs lui en avaient suscité aussi au sein de sa propre congrégation. La seigneurie ayant lancé un mandat d'amener contre lui, il se retira dans sa bibliothèque; mais trahi par un des siens, frère Malatesta Sacromoco, il fut conduit devant le conseil; durant le trajet les insultes, les sarcasmes de la populace l'accompagnèrent, et peu de temps après il fut incarcéré avec Buonvicini et plusieurs de ses amis. Une nouvelle seigneurie, son ennemie déclarée, ne songea plus qu'à faire son procès, et pour frapper plus juste, on jeta en prison tous ses amis et on destitua tous les magistrats reconnus ses partisans.

Une commission fut nommée pour instruire le procès; Savonarole passa plusieurs interrogatoires; on lui arracha des aveux par la torture, aveux qu'il rétracta immédiatement après. On alla jusqu'à fausser les pièces du procès pour arriver à une condamnation, et on frappa de l'exil ou de fortes amendes les partisans du moine Jérôme. Pour mettre le comble à ses infamies, pour assurer avant de quitter le pouvoir le succès du parti qu'elle représentait, on fit expulser de la salle du conseil deux cents ardents amis de l'accusé, pour assurer la majorité au parti triomphant. Tout se réunissait contre le réformateur, et il but la coupe jusqu'à la lie, sans doute, quand il vit ses anciens disciples perdre toute confiance en lui et le traiter de fourbe et d'imposteur.

Le pape voulait le coupable à sa discrétion; mais la nouvelle seigneurie, pour maintenir les droits de la république, s'excusa de ne pouvoir envoyer l'accusé à Rome. Le pape envoya pourtant ses commissaires à

Florence. Savonarole comparaît devant eux ; il rétracte tous les aveux que lui a arrachés la douleur, ses sens ont failli ; s'il rétracte ses croyances, c'est la torture et la souffrance qui l'y pousseront.

Enfin, après trois ou quatre procès révisés et sans cesse falsifiés, Jérôme, Silvestre et Buonvicini furent condamnés à mort. Payons un tribut d'éloges à ces deux amis du réformateur; si Silvestre un instant se laissa abattre, il reprit courage, et l'âme de Buonvicini grandit aux approches de la mort. Le 23, au matin, on les dépouilla tous de leurs vêtements ecclésiastiques; les deux amis de Savonarole avaient à peine succombé qu'il monta le dernier calme, et serein, sur l'instrument du supplice ; on prétend qu'en mourant il prononça ces paroles : « Ah Florence! que fais-tu aujourd'hui? » Ainsi s'éteignit à l'âge de quarante-cinq ans, le 23 mai 1498, Jérôme Savonarole, pour avoir trop aimé la vérité, la patrie et la vraie religion du Christ.

II.

Il nous a paru intéressant de suivre Savonarole comme prédicateur. Ses débuts en chaire ne furent pas heureux, des échecs réitérés lui firent pendant quelque temps renoncer à la prédication pour se confiner dans l'enseignement pur et simple. Mais pourtant il ne se laissa point décourager, il lutta de toutes ses forces, il travailla sa voix, ses gestes, sa diction, et le succès vint lui apprendre qu'il n'avait pas lutté en vain ; bientôt, grâce à ses efforts, il vit se grouper autour de sa chaire une foule avide de ses paroles et de ses enseignements. Comment ce changement presque

subit a-t-il pu s'opérer? c'est ce qu'il serait difficile de définir nettement; les avis à ce sujet sont partagés. M. Perrens, professeur agrégé de l'Université, qui ne nous a pas toujours paru impartial à l'égard du dominicain de Florence, explique ce changement autant par son système de prédication totalement opposé à celui de son temps et qui aurait exercé une surprise désagréable, que par l'inhabilité d'un débutant ayant des défauts marqués dans le geste et dans la diction. Rudelbach et d'autres en Allemagne prétendent que frère Jérôme échoua tant qu'il suivit l'ancienne méthode scolastique, et que ses succès ne datent que du jour où il eut accompli sa réforme dans l'éloquence sacrée. Ces deux opinions, nous semble-t-il, peuvent l'une et l'autre avoir du vrai; mais nous penchons volontiers pour le dire de Rudelbach, car si ce nouveau système eût exercé une fâcheuse influence sur son auditoire, comment eût-il fait son succès et eût-il assuré à ses prédications une foule désireuse d'entendre ses paroles ?

Il est de fait que les sermons de ce temps-là n'étaient rien moins que des traités de scolastique, de théologie morale, n'étant pas toujours à la portée de l'auditeur, et où s'enchevêtraient les citations les plus hétérogènes et les plus disparates: on voyait les paroles d'Aristote de Platon, des sages et des philosophes placées à côté de celles de Jésus et des apôtres. Les prédicateurs les plus renommés du moyen âge, presque tous tirés des ordres mendiants, n'avaient pas réussi à faire sortir l'éloquence sacrée de l'ornière de la scolastique ; déjà cependant depuis longtemps l'éloquence politique s'était fait jour, tandis que l'éloquence religieuse était encore dans les langes de l'enfance, et pourtant on ne peut le

nier la théologie était en honneur, elle marchait de pair avec toutes les autres sciences, mais le clergé était tombé dans la corruption; plus amateur des biens de ce monde que des biens spirituels, il se plongeait dans des distractions, dans des plaisirs souvent vicieux et illégitimes, qui le détournaient autant des études que du mandat qui lui avait été confié, de donner le pain de vie aux âmes des fidèles.

Aussi au milieu d'un pareil état de choses est-on heureux de pouvoir jeter les yeux sur quelques hommes qui songèrent à ramener la prédication à sa véritable place, qui firent tous leurs efforts pour rendre à l'éloquence sacrée le langage digne et élevé qu'elle réclame. Parmi ces hommes en première ligne doit être placé Savonarole. Il eut toujours pour noble but, comme il le dit lui-même, de ramener le troupeau au culte en esprit et en vérité; pour cela il crut comprendre que le meilleur moyen n'était pas d'employer le langage ampoulé des rhéteurs et l'argumentation des logiciens, obscure parfois et à la portée du plus petit nombre des auditeurs, mais il fallait à ses yeux plutôt une éloquence mâle et qui allât droit au cœur, mais simple et sans fard. Aussi depuis qu'il avait appris à trouver, dans les saintes Écritures, ce culte en esprit et en vérité, il avait reconnu que l'éloquence des pêcheurs Galiléens ne consistait pas dans les fleurs de rhétorique ni dans les ornements enseignés par la science humaine; aussi toute sa puissance oratoire se trouve-t-elle dans la connaissance profonde et vivante qu'il avait de l'Évangile.

Le but vers lequel tendait le prédicateur du dôme était trop élevé pour qu'il cherchât à corriger les défauts de ses prédécesseurs dans la chaire chrétienne.

Dans ces sermons nous ne trouvons rien d'artistique, rien de châtié, rien qui vise à l'effet, il prend son texte, il le médite, et son plan lui est presque toujours fourni par le texte lui-même, son sujet se développe naturellement, s'appuyant sur de nombreuses citations de la Bible. « Le prédicateur, dit-il, doit avoir préparé son sujet en le fondant tout entier sur les saintes Écritures, et pour le reste s'en remettre au Saint-Esprit. » Il croyait la vérité chrétienne assez éclatante, assez forte, pour pouvoir se présenter telle quelle à tous les yeux. Quelquefois il essaya de s'accommoder à la manière de prêcher de son temps, mais il ne put y arriver, détourné, comme il le dit lui-même, par une voix du ciel qui le menaçait.

Sa prédication est vive et animée. Son style est imagé, ses sermons sont remplis d'anecdotes, de traits de toutes sortes, de récits de tous genres ou gît toujours une idée religieuse, le tout très-propre à faire saisir cette idée au peuple qui écoutait, et à laisser une forte impression dans l'esprit des auditeurs. Nous aurions désiré rapporter ici l'anecdote des deux jeunes gens, l'un pieux l'autre mondain[1]. Anecdote qu'il raconte pour prouver qu'il est difficile de se repentir au dernier moment et il tire cette conclusion : « Ainsi que cela nous instruise ! et faisons bien pendant que nous sommes en santé, afin que quelle que soit l'heure où la mort survienne, nous soyons préparés au départ. »

Parfois en chaire il pressait les formes libres de la conversation, parfois aussi c'était le dialogue, il pose alors des questions, il les résoud lui-même, il fait des

[1] Sermon sur les Psaumes.

demandes et il y répond. Nous ne pouvons pas ici passer sous silence le passage suivant[1] : « Croyez-vous à l'Évangile ? Oui ! Croyez-vous à saint Paul ? Oui ! nous sommes chrétiens ! Prétends-tu dire que nous ne croyons ni à l'Évangile ni à saint Paul ? Eh bien ! Croyez-vous aux prophètes ? Oui. Maintenant répondez-moi, pourquoi croyez-vous à l'Évangile et à saint Paul ? Oh ! c'est Dieu qui parle, voilà pourquoi je crois ! Qu'en savez-vous ? Oh ! ce que j'en sais, les apôtres l'ont écrit. Qu'en savez-vous ? Ceux qui ont écrit n'auraient-ils pas pu nous tromper ? Oh ! oh ! il ne faut pas dire oh ! oh ! mais il faut donner des preuves ! Les miracles répondrez-vous sont les preuves. Qu'en savez-vous ? Tout le monde le dit, qu'en sait tout le monde ? Vous ne pourrez donc jamais m'expliquer pourquoi vous croyez à l'Évangile ? Sages ! sages ! vous ne pouvez me dire pour quelle raison vous croyez avec tant de simplicité ! Eh bien ! je vous le dirai moi ; c'est parce qu'il vous a été donné une lumière d'en haut qui force vos convictions. »

Les images les plus variées abondent dans ses prédications, on y trouve des comparaisons frappantes et des analogies sans nombre : tout cela ne laisse pas de donner à son style un coloris qui appartient à la littérature méridionale ; il vise autant qu'il le peut à la simplicité, en employant les termes du langage populaire.

Mais son auditoire avait aussi un noyau choisi, des hommes distingués dans toutes les branches de la science, des belles-lettres, se pressaient autour de sa

[1] Sermon sur Amos.

chaire; il y avait à Florence des hommes qui s'occupaient de Platon et d'Aristote : en présence de ces hommes lettrés il lui fallait parfois abandonner le langage vulgaire, et parler à leur intelligence ; dans ces occasions là il fait preuve lui aussi de connaissances profondes, il sait alors prendre un langage philosophique, un raisonnement serré et logique, car à côté de la Bible qu'il connaît à fond, il a étudié la philosophie ancienne ; n'est-il pas plein d'enthousiasme et d'admiration pour le grand docteur scolastique du moyen âge Thomas d'Aquin ? Souvent son exhortation est pressante, il cherche à pénétrer son auditoire des réalités du monde invisible; à cela nous ajouterons, avec quelques-uns de ses biographes, qu'il possédait une certaine onction, une voix facile, claire et sonore, un débit agréable, une passion véhémente et fougueuse qui tantôt rafraîchit et vivifie, tantôt fait trembler l'auditoire. Aussi pensons-nous après ce que nous venons de dire, qu'on peut reconnaître dans Savonarole des traits capables de constituer la véritable éloquence sacrée.

Tout n'est pourtant pas à admirer dans les prédications de Savonarole : il y règne un certain décousu, on ne rencontre pas cette suite, cet enchaînement qui doit régner dans un discours, les diverses parties ne se rattachent pas les unes aux autres, il passe d'une idée à une autre sans qu'il y ait le moindre rapport, surprenant ainsi son auditeur qui était sans aucun doute loin de s'y attendre; à ce sujet pourtant M. Paul fait une remarque assez judicieuse, qui semblerait atténuer un peu le reproche que nous venons d'adresser à notre prédicateur ; cela tiendrait, d'après ce biographe, à ce

que Savonarole lui-même n'a publié aucun de ses sermons, la plupart ayant été écrits pendant qu'il les prononçait pour être livrés à l'impression.

Souvent on remarque en outre un certain manque de goût, il présente la vie sensuelle dans toute sa nudité, sans aucun déguisement, peinture toujours difficile à aborder pour un prédicateur qui ne voudra pas manquer son but; l'époque où il prêchait, à nos yeux, n'atténue guère ce reproche. Mais en voici un bien plus grave que nous sommes en droit d'adresser à Savonarole, c'est l'abus qu'il fait constamment de la forme figurée, il ne peut dans aucune de ses prédications se passer de l'allégorie, c'est le système d'interprétation qu'il applique aux Écritures saintes. C'est ainsi qu'en 1494, au moment où la Révolution florentine venait d'avoir lieu, notre prédicateur, par un tour de force inimaginable, en a trouvé toutes les phases prévues et indiquées par Dieu dans les six jours de la création. Il serait facile de citer encore de nombreux exemples pour montrer que ce genre d'interprétation a passé en système dans la prédication de Savonarole. Sans doute cela tenait à une certaine tournure d'esprit, qu'il possédait dès sa jeunesse, et qui lui faisait, comme dit M. Paul, exprimer sa douleur sur la ruine de l'Église sous une forme allégorique. Dans tous les cas il faut admettre, comme cause de ce phénomène, une imagination vive et enthousiaste, qui dans l'ordre spirituel veut se représenter chaque idée sous une forme nette et arrêtée. Voilà pourquoi le père Jérôme voyait partout des emblèmes: c'est ainsi qu'il interprétait spirituellement et allégoriquement tous les rites de la messe dans ses sermons prêchés pendant l'Avent de

1491[1]. Certes ici il avait peut-être bien raison de substituer une idée à des formes extérieures qui jusqu'alors ne disaient rien à ceux qui y assistaient, pour eux n'étant que lettre morte. Quoi qu'il en soit, nous pensons que l'allégorie érigée en système, comme l'a fait Savonarole, ne peut conduire qu'à fausser et torturer trop souvent les textes.

III.

Nous avons déjà signalé un des caractères les plus recommandables de cette époque, c'est un réveil de la conscience religieuse, c'est une aspiration vers la liberté chrétienne, voulant se débarrasser des langes où Rome l'a trop longtemps étreinte. Ce réveil, ces aspirations se manifestent de toutes parts, sous les formes les plus diverses et quelquefois les plus bizarres. Partout nous rencontrons une opposition plus ou moins vive contre la papauté, et souvent un véritable germe de réforme qui, pour devenir fécond, n'aura qu'à se débarrasser, qu'à se dégager des éléments fantastiques dont il est revêtu. Aussi avons-nous jugé utile, en considérant Savonarole comme un des représentants de ce mouvement réformateur, de le comparer à quelques-uns de ceux qui l'ont précédé et qui ont, comme lui, fait la même tentative, pour voir si par hasard il ne se rattacherait pas intimement à quelqu'un de ses devanciers.

Claude de Turin avait proclamé le principe réformateur du salut par la foi, mais tous ses efforts, toute son énergie se déploient surtout dans sa lutte contre les images et le formalisme de son temps.

[1] Sermons sur première épître de saint Jean.

Prenons l'élève du grand Abélard, *Arnaud de Brescia*, nous n'avons guère remarqué de ressemblance que dans le but; tandis que celui-ci voulait réformer par une séparation entre l'Église et l'État, Savonarole prêchait au contraire une espèce de théocratie.

Si nous passons à Wiclef, nous trouverons en ce dernier une hardiesse beaucoup plus grande, c'est un homme qui a totalement rompu avec la hiérarchie; comme le réformateur italien, il revendique hautement la Bible, mais va beaucoup plus loin dans ses conséquences: il la traduit, il la commente, il veut la mettre entre les mains de chaque laïque, il en fait la seule norme de foi; il est aussi beaucoup plus tranché au point de vue du dogme, il combat énergiquement la transsubstantiation, que Savonarole admet; il attaque les ordres mendiants, et ne veut d'aucune doctrine qui soit contraire à l'Écriture; pour son interprétation de la Bible il rejette sans pitié l'allégorie, qui entre pour une si grande part dans la prédication du moine dominicain.

Il n'a aucun lien de parenté avec les Vaudois, qui rejettent le pape et proclament le sacerdoce universel, il n'en a pas davantage avec les frères apostoliques, ou du moins si l'on rencontre quelques ressemblances, quelques points de contact, comme une rénovation de l'Église précédée de châtiments opérés par le glaive, l'avénement d'un pape choisi par Dieu, les différences sont pourtant trop grandes pour qu'on puisse les comparer. Du reste, ces idées de réformation existent partout à cette époque, et revêtent des caractères généraux qui se retrouvent assez semblables chez tous les réformateurs que nous pourrions mettre en avant.

Si Savonarole avait quelque ressemblance avec un de ceux qui ont voulu opérer une réforme, c'est bien avec les précurseurs de la réforme en Bohème, surtout avec Jean Huss et Jérôme de Prague; ils ne rejettent pas en principe les dogmes catholiques, le pape est bien toujours le successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ, ils ne repoussent pas totalement les prières pour les morts, l'absolution et l'excommunication, et quand ils attaquent les doctrines, ce n'est pas dans leur principe, c'est dans l'abus qu'on en fait; ils subirent un sort commun pour avoir reconnu au pouvoir civil le droit de s'immiscer dans les affaires du clergé.

Sans nous arrêter plus longtemps à ces observations préliminaires, nous nous occuperons immédiatement de l'œuvre réformatrice de Savonarole. C'est ici surtout que nous appelons l'indulgence de nos juges, car étudier frère Jérôme comme réformateur nous a paru la portion la plus difficile de notre tâche; aussi avons-nous été obligé de faire des emprunts à deux biographies intéressantes et impartiales[1]; nous renvoyons nos lecteurs à ces deux travaux, persuadé que nous serons plus qu'incomplet, obligé que nous avons été d'omettre certains détails intéressants rapportés dans les deux ouvrages cités plus haut.

En présence des abominations du clergé, des vices moraux qui souillaient l'Église, Savonarole considérait cette dernière comme vieillie et comme devant

[1] Jérôme Savonarole, précurseur de la Réforme, d'après les documents originaux et les principaux historiens, par Théodore Paul. Genève, Paris, Joël Cherbuliez, libraire. — Rudelbach, *Doctor der Philosophie*. Hambourg 1835.

être renouvelée, il se croit appelé lui-même à inaugurer le mouvement moral et religieux. Alors persuadé qu'il était qu'une œuvre pareille devait commencer par le clergé, le prieur de Saint-Marc voulut agir sur la partie du clergé qui lui était immédiatement soumise. Chacun connaît la splendeur du monastère dont nous venons de citer le nom. Savonarole crut que cette magnificence était en grande partie la cause de la tiédeur des moines et de leur frivolité, c'est ce qui l'engagea à quitter ce somptueux établissement pour un couvent simple et pauvre, comme l'*étable de Bethléem*, et à retourner à une discipline plus austère et plus rigoureuse. Tout dans ce couvent devait être simple, sans pompe, sans aucun ornement; comme signe d'humilité, il devait peu s'élever au-dessus du sol, il serait sans grilles, sans verroux, sans barreaux de fer aux fenêtres, et les constructions seraient du bois le plus ordinaire. L'Église aussi simple que le reste du monastère n'aurait qu'une simple petite cloche; les costumes seraient de lin ou de laine grossière. Les frères n'oublieraient pas les travaux manuels, chacun aurait un art ou un métier, mais choisi parmi ceux qui font le moins de bruit, comme la peinture, la sculpture, la copie des livres etc. Tous les gains opérés par ces travaux appartiendraient de droit à la communauté, afin qu'aucun moine n'ait besoin d'aumônes pour vivre, et que tous puissent alors dire partout la vérité librement et hautement. Il y aurait trois espèces de lecteurs attachés au couvent: un pour la morale et le casuistique, un second pour les saintes Écritures, et un troisième pour le scolastique. Tel était à peu près le plan que Savonarole voulait exécuter en quittant le splendide Saint-Marc pour

aller sur le Monte-Cane; mais il dut modifier son projet, empêché qu'il fut par la mauvaise volonté des moines et par leur résistance. Néanmoins il ne perdit pas courage: ne se laissant pas abattre par cet échec, il parvint à faire séparer son couvent de la congrégation Lombarde, il demanda la confirmation du pape et l'obtint malgré les efforts faits en Lombardie, et malgré toutes les puissances temporelles de l'Italie. Dès lors plus indépendant, il chercha à exécuter son projet, il rétablit les anciennes constitutions de son ordre, il rendit la discipline plus sévère. Les moines se livraient à l'étude de la théologie, à la prédication, puis cultivaient en outre le latin, le grec, les langues orientales, la philosophie, la jurisprudence, chacun suivant la tournure de son esprit et ses aptitudes. Savonarole, en outre, chercha à réformer les couvents de femmes. Mais ce que nous avons trouvé de plus important dans cette réforme monastique, c'est la large part qui fut donnée à l'étude de l'Écriture sainte. Savonarole avait reconnu, par une expérience personnelle, que la source de toute pure doctrine, l'aliment unique de la vie religieuse et chrétienne se trouve dans la bible. Pour Savonarole, le véritable moine n'était pas celui qui s'enferme dans un couvent pour y pratiquer seulement l'ascétisme, pour y trouver le salut par les œuvres extérieures, en se séparant d'un monde vicieux et corrompu, pour lui le vrai moine était un vrai chrétien.

Le moment est venu de dire aussi quelques mots de Savonarole comme poëte, quoique cela nous fasse un peu sortir du cadre de ce paragraphe, mais comme ce genre d'écrits devait contribuer à la grande réforme

qu'il tentait, nous croyons devoir en parler brièvement ici. Pour atteindre son but, le prieur de Saint-Marc chercha à développer tout ce qui pouvait élever l'âme à Dieu; aussi voulut-il, dans ce sens, donner une large place à la musique, c'est à cet effet qu'il composa des Laudes ou Canzone que devaient chanter les moines. Les critiques ont diversement jugé ces poésies. M. Paul est tout disposé à louer ces petites pièces au point de vue poétique. M. Perrens n'y reconnaît pas un poëte, malgré les nombreuses images qu'on y rencontre pourtant; dans certaines il trouve de l'énergie, de nobles sentiments, parfois de la grâce. Un progrès notable comme réforme extérieure fut la composition des chants pieux, qui devaient remplacer ceux du carnaval.

Mais ce n'est pas là que se borne l'œuvre réformatrice de Savonarole. Les cérémonies d'un culte formaliste lui faisaient peine à voir, aussi a-t-il en vue de rétablir partout le culte en esprit et en vérité. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur deux de ses écrits (*Traité de la prière*, et *Traité de la prière mentale*). Pour lui la prière unit l'homme à Dieu, elle doit exister partout et en tous lieux, et pour arriver à mettre ce précepte en pratique : *oportet semper orare*. La prière mentale est bien au-dessus de la prière orale, il croit de plus que l'oraison vocale nuit au recueillement de l'esprit, et déclare que Dieu ne tient nullement au culte extérieur, aux cérémonies. Dans le *Triomphe de la croix*, ouvrage trop long pour que nous puissions en esquisser ici les principaux traits, il s'attache à démontrer aussi la supériorité du culte intérieur sur le culte extérieur, et dans la seconde par-

tie de ce traité il cherche à prouver qu'il y a deux espèces de culte, l'un intérieur ou de l'âme, l'autre extérieur ou du corps; tous les deux peuvent avoir de la valeur, s'ils nous disposent à vivre saintement, mais pourtant le premier est supérieur au second, parce que Dieu n'est pas corps, mais esprit. Même dans l'explication de la Messe, où il donne à chaque rite une signification allégorique et religieuse, tout prouve avec quelle ardeur il poursuivait ce but, et combien il désirait voir la lettre morte, le formalisme, remplacés par quelque chose de spirituel qui parle à l'esprit de l'adorateur du vrai Dieu.

Ce culte tout spirituel était bien opposé déjà avec la tendance catholique de l'*opus operatum*, et c'est dans ce sens surtout que nous pouvons considérer Savonarole comme un précurseur de la Réforme. Nous ne le voyons certainement pas attaquer immédiatement et de face les institutions viciées de l'Église et de la société, nous ne le voyons pas battre en brèche les dogmes romains; mais ce qu'il cherche surtout et avant tout, c'est de convertir les individus, c'est de les amener à une morale et à une religion supérieure à celle où ils croupissaient. Sans doute il n'avait pas encore aperçu le mal dans la constitution même du catholicisme, dans la hiérarchie, et ce n'est qu'en présence des désordres, des turpitudes et des scandales de la cour papale qu'il commence à attaquer la papauté hautement et ouvertement. Comment une âme droite et honnête comme celle de Savonarole n'eût-elle point été remplie d'indignation devant les infâmes débauches des Borgia! Il croit sans doute à la papauté, à sa raison d'être; elle est instituée par Christ, mais elle a dégénéré; il croit

à sa régénération. Dans un de ses sermons[1] il prédit « que Dieu enverra un saint pape, peut-être sera-ce le pape actuel, car Dieu pourrait le rendre saint s'il le voulait. »

Pour le dogme, il le laissa subsister tel qu'il l'a reçu, tel qu'il a été décrété par les papes et les conciles. On pourrait trouver dans son *Triumphus crucis* de quoi rétablir le système de Savonarole sur les doctrines chrétiennes, mais nous nous contenterons de quelques considérations que nous avons puisées en grande partie chez Rudelbach. La justification par la foi ressort de ses écrits, à ses yeux la foi est un don de la grâce volontaire de Dieu, cette foi est même l'œuvre de Dieu en l'homme, et il distingue cette dernière de la foi purement historique. Cette foi seule justifie l'homme sans les œuvres de la loi. L'acte de la justification est un acte de la pure miséricorde de Dieu par la grâce et le mérite de Jésus-Christ: cette foi n'est jamais oisive, elle ne peut pas se concevoir sans être accompagnée des œuvres, elle est semblable à un arbre dont les bonnes œuvres sont les fruits. Là où est la foi, là sont aussi les œuvres, sans elles la foi est morte et menteuse: certes, voilà bien des idées qui, chez Savonarole, prouvent combien il s'était assimilé l'esprit de l'Évangile; aussi n'est-il pas difficile d'expliquer comment a pu prédominer chez lui la notion d'une Église spirituelle et vivante, et c'est surtout à cet égard qu'il se rapproche des réformateurs. D'un autre côté le dogme de l'infaillibilité de cette Église, de l'Église catholique il le maintient absolument, seulement ce n'est plus le

[1] Amos, 27 mai 1496

sacerdoce, ce n'est pas la hiérarchie qui composent cette Église. « Tous ceux qui sont unis en l'amour et en la vérité chrétienne par la grâce du Saint-Esprit, tous ceux-là composent l'Église, mais dès que cette grâce disparaît, l'Église n'existe plus aussi. »

Il en arrive ensuite à la doctrine de la prédestination: ce ne sont que les élus qui font partie de cette Église spirituelle, il n'y a qu'eux qu'on puisse appeler justifiés et sanctifiés. Néanmoins il se pose une question: pourquoi Dieu donne-t-il sa grâce à l'un et pas à l'autre? C'est parce qu'il le veut ainsi, et s'il y a d'autres raisons à donner, il ne faut pas vouloir sonder plus loin, mais plutôt imitons saint Paul qui n'a pas résolu cette question et qui s'est contenté de dire que telle était la volonté divine. Seulement il ne peut pas admettre que cette prédestination soit une injustice de Dieu, l'être parfait par excellence doit être justice aussi, et il conclut ainsi que celui qui ne se sent pas attiré, prie Dieu qu'il l'attire à lui.

Ici se présente une difficulté: comment expliquer le passage de Tim., XI, 4, que tous les hommes sont sauvés? Savonarole, dans ce cas, a recours à la scolastique, il voit en Dieu deux volontés, l'une antérieure, qui n'a en vue que la nature humaine par laquelle Dieu veut la félicité de tous, l'autre ultérieure par laquelle Dieu ne peut pas rendre heureux le méchant parce qu'il est tel: à cela se rattache l'état de grâce qu'il nomme *le scellement* du cœur.

Ensuite il cherche à démontrer la Trinité, ou du moins à prouver qu'un mystère de ce genre n'a rien d'impossible et de déraisonnable. Son principal argument est que par orgueil il ne faut pas refuser de croire

ce que la raison ne comprend pas. Il expose aussi le dogme des sept sacrements, et parallélise la signification et l'efficacité de ces derniers avec des conditions de conservation et de durée de la vie humaine. Ainsi le baptême, commencement de la vie spirituelle, est comparé à l'engendrement, qui est l'origine de la vie du corps ; l'eucharistie est une nourriture spirituelle comparée à la nutrition, mais dans ses développements dogmatiques, tout converge à l'application pratique des doctrines, et ce qu'il y a de particulier dans ces développements, c'est une masse d'observations pratiques pleines de finesse et d'intérêt.

Mais c'est surtout dans la réforme des mœurs que notre prédicateur se distingue, si nous nous rappelons dans quel état de profonde dégradation se trouvait le peuple de Florence et de toute l'Italie à cette époque : un luxe effréné, l'impiété la plus incroyable, l'indécence poussée jusqu'à l'obscénité la plus révoltante, le vice dégradant d'un jeu immodéré, tel était en peu de mot l'état de la population florentine ; cet état, qui arracha cette véhémente apostrophe au prédicateur : « Votre vie se passe entièrement au lit, au milieu des commérages, sur les promenades, dans les orgies et dans la débauche, votre vie est une vie de porcs[1]. » Voilà des paroles bien propres à dépeindre à nos yeux la moralité du peuple que Savonarole entreprit de réformer : il déploya toute son énergie pour réprimer ces vices scandaleux, il prêchait contre l'indécence des jeunes gens qui ne craignaient pas même dans les églises de poursuivre les femmes de leurs propos trop

[1] Sermon sur Michée, 1496.

libres et malhonnêtes. Aux femmes il reprochait de sortir dans les rues vêtues de costumes qui semblaient excuser et même provoquer les insultes que les hommes leur prodiguaient. Il voulut détruire le luxe, l'amour de la parure, des bijoux, des diamants, ne permettant toutefois ces riches atours qu'aux femmes à qui leurs ressources seules pouvaient les procurer.

Il ne prêcha pas toujours en vain, et on peut dire même que tant que le moine dominicain fit entendre sa voix dans la cathédrale de Florence, on vit le peuple en masse revenir à une vie plus chrétienne et à une conduite plus morale, à tel point qu'un de ses contemporains, dont le témoignage ne peut être regardé comme suspect, puisqu'il fut toujours l'ennemi acharné du prieur, a pu dire : « Vous auriez vu cet Avent tout le monde s'abstenir de manger de la viande et les marchés rester fermés, malgré l'édit qui permettait de les ouvrir ; les églises étaient, plus que de coutume, remplies de confesseurs et de pénitents. Le jour de Noël un si grand nombre de fidèles ont reçu la communion, qu'on se serait cru aux solennités de Pâques. »

Pourtant il eut plus de peine à déraciner l'amour ruineux du jeu, où s'engloutissait souvent toute la fortune d'une famille. C'était surtout la ruine de ces familles qu'il voulait empêcher, et non condamner le jeu absolument ; loin de là, il le considère comme un délassement parfaitement compréhensible et excusable, mais c'est l'enjeu qui lui paraît trop fort : « Si au lieu d'une forte somme, dit-il dans une de ses prédications sur les Psaumes, on mettait une salade, une racine ou autres choses pareilles, le jeu serait une distraction et non une cause de ruine. » Furieux de la résistance

qu'on lui opposa, il ne connut plus de bornes; pour réprimer ces abus, il ne comprit pas que c'était les dispositions du cœur qu'il fallait changer, il voulut contre les joueurs user de la force, les magistrats devaient veiller contre les abus, lui-même encourageait la délation au sein des familles; il avait des espions pour surprendre ceux qui tomberaient en faute; mais néanmoins il dut voir avec un certain plaisir que ses paroles ne restaient pas sans fruits: elles attiraient de toute part à Florence les gens des environs, qui profitèrent quelquefois de ses discours mieux que ceux de la ville. Presque la moitié de l'année était donnée au jeûne et à l'abstinence, les cantiques et les laudes avaient remplacé dans les rues les chansons licencieuses d'autrefois; même quand il avait tort, ses conseils étaient reçus comme des ordres; c'est ainsi qu'on alla jusqu'à délaisser l'étude des anciens auteurs classiques, auxquels Savonarole attribuait en grande partie la décadence des mœurs, et c'est dans les pères de l'Église qu'on puisait la connaissance des langues anciennes.

Dans beaucoup de ses réformes nous avons cru reconnaître beaucoup plus d'enthousiasme que de jugement, ce qui l'empêcha de leur donner de solides bases et de les rendre durables; il le comprit si bien pourtant lui-même que, pour rendre son œuvre moins précaire, il tint surtout à former la jeunesse et résolut de la façonner de bonne heure avant que le mal eût grandi avec elle. Imbu lui-même des préjugés de son temps, il sacrifia, lui qui avait tant lutté contre le formalisme de son époque, un peu trop à l'extérieur, négligeant ce qui est l'essentiel: la conversion du cœur. Il fit donner

aux enfants une place réservée à l'Église pour entendre les prédications de l'Évangile, il alla même jusqu'à faire d'eux une milice militaire, dans laquelle ils pouvaient tous entrer moyennant plusieurs conditions : « 1° Observer les commandements de Dieu et de l'Église; 2° assister aux deux sacrements de la pénitence et de l'eucharistie; 3° renoncer à tous les plaisirs du monde; 4° avoir une grande simplicité dans les mœurs et les vêtements. » Parmi eux, il en chargea même quelques-uns de fonctions importantes; ils devaient maintenir l'ordre, quêter les aumônes, soigner les objets du culte; il y en eut même qui furent de vrais petits inquisiteurs : ceux-ci avaient pour tâche de parcourir les rues pour découvrir les joueurs et les blasphémateurs.

Une organisation de ce genre devait nécessairement amener des abus sans nombre, et occasionner des désordres, des scandales, des disputes au sein même des familles : c'est aussi ce qui advint, et qui fournit des armes aux ennemis acharnés de Savonarole, pour ruiner son crédit auprès de ce peuple dont il avait été l'idole. Il n'est pas toujours facile de réprimer des mœurs dissolues; ce n'est pas dans un jour qu'on transforme une société; durant un certain temps, la crainte et les entraves peuvent bien faire taire quelques passions; pour cela sont-elles étouffées? Non, plutôt elles tendent à s'affranchir des liens qui les retiennent, et une fois que les barrières sont brisés, elles débordent avec plus de violence.

Nous ne pouvons pas terminer cette partie de notre travail sans rappeler une institution qui mérite de l'être, c'est la fondation de ce que l'on nomme de nos jours un *Mont-de-Piété*, institution qui, bien com-

prise, bien dirigée, est appelée à rendre de signalés services aux populations pauvres des grandes cités. Cet établissement fut fondé avec l'argent que recevaient les frères quêteurs, il eut pour but de faire des prêts aux pauvres dénués de toute ressource, on ne prélevait que l'intérêt nécessaire pour payer les employés : le dominicain eut même désiré que ces prêts fussent gratuits. Cette institution eut tant de succès qu'elle ruina pendant un certain temps le commerce usuraire des juifs.

Nous avons déjà parlé de ce que fit Savonarole pour changer le caractère des fêtes mondaines, qui rappelaient les anciennes saturnales, et leur donner un caractère grave et religieux ; c'est surtout à l'époque du carnaval que nous le voyons déployer son énergie, la seule autorité de sa voix suffit pour remplacer les chansons obscènes en des chants adressés à l'honneur de Dieu.

Voilà à peu près ce que tenta de réaliser Savonarole dans sa réforme sur les mœurs ; a-t-il choisi les meilleurs moyens pour atteindre son but ? Nous ne le pensons pas. Il est entré trop peu au fond des choses, son œuvre n'a rien eu aussi que de superficiel : on cachait ses vices, on n'étalait pas ses mauvais penchants, on sauvait peut-être un peu les apparences, mais la réforme n'avait pas pénétré les cœurs.

Pourquoi faire de Florence une espèce de grand couvent adonné à des pratiques souvent trop extérieures ? Toutes ces réformes se ressentent encore beaucoup d'un certain esprit catholique, d'un certain esprit dominicain qui a toujours trop aimé l'inquisition. Nous ne pouvons pourtant pas passer sous silence ce qui, à

nos yeux, fait la gloire de Savonarole : c'est que ses efforts, son énergie, son talent parvinrent à faire remplacer, durant quelque temps, des mœurs dissolues par quelque chose de plus moral, de plus chrétien. Il est resté dans le giron de l'Église quant aux dogmes et à leur conception. Ce que l'Église décidait était pour lui un article de foi, ses décrets étaient infaillibles, ils venaient de Dieu ; mais ce qu'il y a d'étonnant en lui c'est sa conception claire, précise, du salut par la foi, la foi pour lui, c'est-à-dire Dieu habitant en l'homme est la base de tous ses enseignements, le but de toute vie humaine. Son œuvre n'a pas abouti ; son martyre accompli, Florence retomba dans les mêmes vices, d'où la voix de son éloquent prédicateur l'avait plus ou moins plusieurs fois retirée. Indigné de la corruption de la cour papale, il arrive à attaquer le pape qui souillait la tiare de saint Pierre, s'il ne nie pas l'infaillibilité de l'Église, il nie celle du pape, et met la Bible au-dessus de tout, c'est elle qui conduit à Christ, bien plus que la Vierge et les saints, Dieu seul a le droit de pardonner. Dans tout cela il y a bien des principes qui, débarrassés, dégagés de tout ce qui entrave leur progrès, auraient pu devenir d'une fécondité étonnante. Pour être impartial, quoique nous soyons du nombre de ceux qui admirent Savonarole, nous lui refuserons le titre de réformateur doctrinal ; il a respecté toutes les traditions de l'Église, la doctrine établie, la dogmatique courante, et quoiqu'en rencontre dans ses écrits plusieurs points où il semble se séparer des croyances romaines, on ne peut l'appeler Réformateur dans le vrai sens du mot; mais à cause de tout ce qu'il a tenté, malgré des écarts, malgré des torts très-graves et très-compromettants

pour une cause si belle et si noble, Savonarole restera pour nous l'homme qui a lutté, qui a dépensé tout ce qu'il avait de puissance, d'énergie, de dons pour accomplir une tâche glorieuse. Que sa tentative ait été couronnée de succès, nous ne pouvons pas le dire, mais c'est déjà beaucoup de n'avoir pas craint d'affronter l'orage, de menacer du haut de la chaire des hommes qui pouvaient lui nuire, de dire hautement la vérité, aussi ne lui refuserons-nous pas le titre de réformateur moral.

Conclusion.

Dans ce travail nous avons successivement étudié Savonarole comme réformateur et comme prédicateur. Nous n'avons pas consacré un paragraphe spécial à l'homme politique ; c'était bien loin de notre pensée d'étudier le dominicain sous cet aspect, et puis en retraçant en quelques lignes sa vie orageuse, nous l'avons néanmoins fait connaître conseiller suprême de la République florentine ; il décidait, et les magistrats exécutaient ses décisions. Sa conduite dans les affaires a-t-elle été toujours digne de louanges ? Nous pensons que non, parce que c'est à nos yeux la politique qui a été cause de sa ruine ; si le prêtre fût resté prêtre, s'il n'eût songé qu'aux biens spirituels de ses auditeurs, sa réforme eût été peut-être plus durable. Jésus-Christ était le roi de la République, il donnait ses directions au prieur de Saint-Marc, qui les révélait aux magistrats. Si leurs actes méritaient le blâme et la réprobation, la religion chrétienne en était atteinte, puisque Jésus-Christ, son chef, pouvait errer.

Arrivé à ce point de notre tâche, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur l'œuvre de Savonarole pour la juger sainement. Cela nous paraît d'autant plus urgent que de tous temps les opinions ont été énormément partagées. Déjà de son vivant il eut des ennemis passionnés et de fanatiques admirateurs, et depuis sa mort jusqu'à nos jours, la longue série de ses biographes se divise en deux groupes bien tranchés : les uns, favorables au réformateur, louent tous ses actes sans

exception ; les autres cherchent à rabaisser son œuvre, en même temps que son caractère. Ce n'est ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux extrêmes que se trouve la vérité, à notre avis ; nous avons déjà jugé l'homme après chaque partie de notre dissertation. En présence du mal et des vices qui ont envahi le monde, Savonarole pressent une réforme et se crôit appelé à la réaliser. Nous avons cru, dans cette portion de son œuvre, rencontrer des idées très-profondes et très-vraies qui, plus tard fécondées, devinrent de véritables principes réformateurs. Il a voulu la Bible et son étude ; c'est dans la méditation de ce livre qu'il a trouvé le principe de la justification par la foi, et c'est là, sous ce rapport, un de ses premiers droits à la gloire ; car à côté de cet affranchissement du joug de Rome nous le voyons se contenter de bien des dogmes, de bien des erreurs qui sont l'apanage de l'Église catholique.

Mais pour cela il ne serait pas de notre devoir de le juger trop sévèrement ; songeons un peu qu'on n'arrive pas tout d'un coup à la vérité, que les préjugés les plus difficiles à détruire sont quelquefois ceux que nous ont laissés nos devanciers, qu'il vivait en outre dans la patrie par excellence du catholicisme, dont la devise avait toujours été de laisser croupir les peuples dans l'ignorance. Ne peut-on pas lui savoir gré d'avoir osé proclamer que le pape peut se tromper ? mais nous ne pouvons néanmoins, sous le rapport de la doctrine, lui reconnaître un caractère réformateur que dans une certaine mesure.

C'est surtout contre les mœurs dépravées de son temps que notre moine se distingue ; nous le voyons lutter avec une énergie incroyable contre l'immoralité

et la corruption ; aussi ne peut-on se lasser de prodiguer des éloges à l'homme qui chercha à ramener la vie à un état plus pur et plus chrétien. S'il a erré quelquefois dans ses tentatives, c'est qu'il n'aperçut pas toujours la véritable source du mal, c'est qu'il en avait vu la cause presque uniquement dans le règne de la maison des Médicis. Il flagelle les mœurs dans un langage prophétique, qui caractérise cette époque, où l'on voit les prédicateurs employer de préférence cette forme, et cela en toute bonne conscience ; aussi ne croyons-nous pas devoir nous ranger du côté de ceux qui le traitent d'imposteur. Nous nous sommes expliqué précédemment à ce sujet, mais ce qu'il y a à louer en lui et ce qu'il faut soigneusement retenir, c'est qu'il a prévu la nécessité d'une réforme qu'on avait bien des fois tentée avant lui ; si bien que l'on peut dire avec Hase qu'il fut le dernier prophète qui ait prédit la Réformation.

Un de ses torts assez graves aussi, c'est d'avoir uni la politique à la religion, c'est d'avoir voulu fonder une théocratie, une république chrétienne. En effet, pour qui connaît un peu l'histoire, il est facile de reconnaître qu'une union aussi intime fut toujours préjudiciable, soit à l'une, soit à l'autre de ces deux sphères ; aussi pensons-nous que l'homme politique a bien souvent égaré le réformateur.

Néanmoins le frère Jérôme n'en est pas moins à nos yeux une belle et grande personnalité, et nous repoussons de toutes nos forces les assertions de ceux qui veulent en faire un imposteur, un homme guidé dans les nombreuses sphères de son action par des mobiles purement humains, tels que l'orgueil et la vanité ! Non,

une profonde conviction à laquelle il a tout sacrifié fut sans cesse son mobile, cette conviction toujours animée d'un véritable esprit chrétien, versant bien des larmes sur la dépravation de son siècle et de l'Église, cherchant à ramener dans cette Église dégénérée l'amour de Dieu, qui doit animer tout disciple du Christ. Ce qui prouve cette assertion, c'est que la couronne du martyre vint poser un sceau si glorieux à sa belle carrière. Non, un homme qui meurt pour la cause qu'il défend n'est pas un imposteur; un homme qui repousse les offres les plus séduisantes, la pourpre de cardinal que se seraient bien hâtés d'accepter ses rivaux n'est pas un fourbe; un homme qui en faisant tant d'abnégations, tant de sacrifices, a marché droit et en toute conscience, « il a pu se tromper, il eût appartenu à une nature surhumaine, » est digne de nos louanges; un homme qui, à la fleur de l'âge, entouré de gloire, de renommée, n'a pas voulu par une seule rétractation perdre l'œuvre qu'il avait commencée, ne peut pas être taxé de vanité et d'orgueil. Aussi nous inclinons-nous avec vénération devant cette noble figure du dominicain de Florence; puisse Dieu envoyer dans sa moisson des ouvriers aussi zélés, des prédicateurs aussi infatigables!

Sans doute, Savonarole fut jugé, il fut condamné, mais une œuvre si belle laisse quelquefois des admirateurs et des imitateurs, à tel point que sous les papes qui suivirent l'infâme Borgia, la mémoire du prieur de Saint-Marc fut plus que respectée; il fut appelé un saint homme, un serviteur de Dieu, mais jamais ne put être canonisé celui dont on n'attaquait ni l'orthodoxie ni les doctrines, mais qui avait osé attaquer la puissance et l'infaillibilité du Saint-Siége.

Les protestants, eux aussi, l'ont considéré comme un des leurs, ils ne se lassent pas pour la plupart de l'appeler le témoin de la vérité, de voir en lui le précurseur de la grande Réformation évangélique, le fléau de la grande Babylone, l'ennemi juré de l'Antichrist romain, le Luther de l'Italie, ils ont fait sur lui ce distique:

> En monachus solers, rerum scrutator acutus,
> Martyrio ornatus, Savonarola pius [1].

Terminons ici cette étude en disant que si Savonarole ne fut pas tant un réformateur doctrinal que moral, il a du moins fait tout ce qu'il a pu et autant que lui permettaient les lumières d'un homme élevé dans le catholicisme: sa réforme, si elle ne fut pas durable, nous prouve au moins que les temps approchaient où une autre, établie sur des bases plus solides, viendrait succéder à celle que les flots de l'Arno avaient emportée avec ses fruits en emportant les cendres du martyr.

[1] Bayle, Dictionnaire, article *Savonarole.*

Vu par le président de la soutenance,
Strasbourg, le 28 juillet 1865.
A. SCHMIDT.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 1er août 1865.
Le Recteur, DELCASSO.

THÈSES.

I.

Les critères externes abondent en faveur de l'Apocalypse.

II.

Le quatrième évangile est bien de saint Jean.

III.

Avec le fatalisme il n'y a plus aucune morale.

IV.

Le protestantisme est par sa nature essentiellement progressif et essentiellement tolérant.

V.

La vraie foi produit les véritables bonnes œuvres.

VI.

Les écrits des apôtres portent le cachet de leur individualité.

VII.

Les confessions de foi n'ont qu'une autorité secondaire.

VIII.

Le christianisme est une vie et non pas une doctrine.